Pierre Béhel

Plusieurs en un

Le Tout riche de ses individualités

Essai

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

http://www.pierrebehel.fr

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

http://www.pierrebehel.fr

Plusieurs en un

Plusieurs en un

Plurunisme

Idéologie selon laquelle les individualités ne peuvent exister qu'au sein d'un Tout plus vaste mais sans pour autant perdre leurs caractères propres. Elles sont plurielles mais en même temps unies dans le Tout.

Plusieurs en un

Avertissement

Cet ouvrage relève de la pure réflexion philosophique. Il n'a aucune prétention scientifique et, *a fortiori*, thérapeutique.

Plusieurs en un

Une démarche ancienne

J'avais à peine vingt ans quand j'ai voulu, la première fois, mettre au clair les effets d'une -déjà- longue réflexion ayant débuté à l'adolescence. Cette réflexion bénéficiait de mes accidents de parcours intellectuels et scolaires, mêlant des études dans le domaine de la santé comme dans le domaine du marketing, une culture catholique et une passion pour l'histoire des civilisations et des philosophies (y compris religieuses) allant jusqu'à ce que j'avais appelé la *théologie comparée*. Apostat absolu pour les intégristes de tous poils, j'ai très vite compris que les religions aussi avaient une histoire, même les religions dites « révélées », que ces religions n'étaient jamais isolées d'un contexte, que leur création s'inscrivait dans un mouvement et qu'elles évoluaient en fonction de leurs environnements.

Cette mise au clair de ma conception du monde que je voulais faire se voulait globale. En effet, pour moi, il était absurde de vouloir distinguer, dans une conception du monde, ce qui relève de la physique de ce qui relève de l'économie, de la spiritualité ou de la psychologie : le monde est unique, notre cerveau est unique et il doit être possible d'avoir une conception unique de ce qu'est le monde, c'est à dire une

conception couvrant tous les domaines de connaissance tout en étant cohérente.

Las ! Quelle ambition ! Quelle folie ! Quel orgueil, peut-être ! Après quelques années d'efforts intermittents, j'avais finalement abandonné. Mais cet abandon me laissait un goût amer. Je ressentais le besoin de réaliser ce travail. A plusieurs reprises, j'ai voulu le reprendre mais la voie facile de la fiction me tendait ses bras...

Plusieurs dizaines d'années plus tard, ma maturité est évidemment supérieure. J'ai progressé dans ma réflexion. Mon orgueil a été -du moins je l'espère- un peu rabattu. Malgré tout, j'ai voulu poursuivre cette voie de la conception globale du monde.

Surtout, j'ai changé mon approche. Au lieu d'adopter un ton docte, de multiplier les tentatives de démonstrations, j'ai voulu vous faire partager mon expérience, mes réflexions, et vous inviter à vous les approprier pour les poursuivre. Très souvent, je vais affirmer des choses sans réellement les démontrer, avec une simple explication. Il faudra vous en contenter.

Peut-être parviendrez-vous, vous, à atteindre l'objectif que j'ai, moi, renoncé à poursuivre : démontrer.

Le bon disciple est celui qui dépasse son maître. Et vous allez comprendre bientôt pourquoi...

Unité et individualité

Je suis. C'est la première certitude que l'on peut avoir lorsque l'on pense. René Descartes en a fait une démonstration sur laquelle il ne s'agit pas ici de revenir. Mais cette première affirmation ne peut que déboucher sur de multiples questions. Que suis-je ? Où est ma limite entre le « moi » et « l'autre » ? Pourquoi est-ce que je suis ? Ai-je un passé ou un avenir qui nécessiterait une autre définition du « moi » ?

Ces questions ont abouti à des réflexions philosophiques considérables mais aussi à des questionnements très scientifiques. Par exemple, la notion de « moi » est fondamentale en médecine et en physiologie. Elle est la base de la séparation entre le « milieu intérieur » plus ou moins stable et le « milieu extérieur » qui nous échappe. Elle justifie le système immunitaire qui est la défense du « moi » contre le « non-moi ». Mais plus la science progresse, plus cette séparation devient floue : les bactéries intestinales ont une grande influence sur le fonctionnement de l'humain sans être du « moi ».

Alors, que suis-je ? Qu'étais-je ? Que serai-je ?

Ces questions fondamentales, chacun se les pose. Elles servent en effet à justifier tout acte ou non-acte.

Plusieurs en un

Pourquoi est-ce que je mange ? Pour nourrir un corps qui est mien et que je veux voir survivre, persister en état de fonctionner. Ce fonctionnement permettra, à son tour, à mon esprit de proclamer encore le « je suis ».

Pourrais-je penser « je suis » si je meure ?

« Je suis » implique que je me distingue de ce qui m'entoure. Moi, je ne suis pas cette table ou cette chaise. Je ne suis pas ce sol sur lequel je marche. Je ne suis pas cette pomme de terre que je mange.

Pourtant, cette distinction est-elle si certaine, si absolue ? En effet, nous sommes ce que nous mangeons. Les molécules de cette pomme de terre vont être utilisées par notre corps, vont le nourrir et entrer petit à petit dans sa composition. Le « je suis » va donc, à un moment donné, s'appliquer à des molécules ou des atomes qui, un temps auparavant, ne pouvaient pas être considérées comme « moi ».

De la même façon, nous excrétons, nous desquamons et nous perdons des constituants de mille façons. Morts, nous pourrissons et redevenons terre qui sera la base des plantes, mangées par des animaux ou d'autres hommes. Des molécules et des atomes qui font partie du « moi » cessent donc à un moment donné d'être partie du « je suis ».

Le « je suis » ne peut pas être isolé. Il ne peut pas être affirmé sans un « nous sommes » ou « ce qui nous entoure ».

De plus, chaque individu se compose lui-même d'individualités : nos organes, nos cellules, etc. Il entre dans la composition d'autres individualités qui ont leur existence propre : groupements, associations, nations...

Il en est de même pour toutes les individualités que notre esprit peut concevoir : animaux, plantes et même individualités inorganiques. Ainsi, un caillou qui se détache d'une roche, deviendra peut-être sable, mais pourra aussi s'agréger de façon naturelle ou artificielle.

Certaines individualités disposent d'une énergie propre pour défendre leur existence. C'est le principe même de la vie. La force qui va permettre à l'individualité de se maintenir en tant que telle est son *énergie vitale*. A l'inverse, une entité sans énergie vitale, un caillou par exemple, ne sera pas vivant donc apte à agir pour persister ou non.

Je voudrais faire ici une petite digression pour commenter un récit très connu, en l'occurrence celui de la Cène, le dernier repas pris avec ses disciples par Jésus, reconnu comme messie par les Eglises chrétiennes. L'institution de l'Eucharistie n'est pas mentionnée dans l'Evangile de Jean (ou Jésus tient par contre un très long discours) mais elle est retranscrite de façon très proche dans les trois évangiles synoptiques (Mathieu, Marc, Luc).

Voici le texte de Marc (Mc 14,22-24), traduction dite « de Jérusalem » : « *Et tandis qu'ils mangeaient, Il*

[Jésus] prit du pain, le bénit, le rompit et le leur [aux disciples] donna en disant : 'Prenez, ceci est mon corps'. Puis, prenant une coupe, il rendit grâces et la leur donna, et ils burent tous. Et Il leur dit : 'ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude'. »

L'interprétation catholique de ce passage est qu'il a transsubstantiation, c'est dire transformation du pain et du vin en chair et sang du Messie. Pour les autres branches du christianisme, les interprétations divergent.

Dans le texte de Jean, il n'y a pas d'eucharistie. Cela peut paraître étrange qu'un acte aussi fondamental dans les dogmes chrétiens ne soit pas mentionné. Mais, par contre, d'autres détails apparaissent (le lavement des pieds, une partie du plan de table...). Jésus insiste au cours de son long discours (chapitres 13 à 17) sur l'union entre lui-même et Dieu, sur ce qui est fait par l'un implique l'autre, etc.

Aucune interprétation classique n'admet cependant ce qui, pour moi, est une évidence à la lecture des textes : Jésus affirme être de la même substance que le pain et le vin. Il n'y a aucune idée de transformation. Cette unité de substance est une affirmation de principe. De la même façon, il y a unité entre le divin et le monde quotidien.

Il adopte ainsi, selon moi, une position panthéiste, très classique dans les religions asiatiques (en Inde ou en Chine : Brahmanisme, Bouddhisme,

Taoïsme...) mais inédite dans la tradition juive qui est censée être la sienne.

Cet apparent paradoxe n'est pas si étonnant que cela lorsque l'on se rappelle que Jésus a été très proche de mouvements tels que les Esséniens ou les Nazoréens. Certains groupes issus du Judaïsme ont eu, à cette époque, des réflexions assez divergentes de la tradition juive pharisienne (rabbinique), la seule à avoir survécu jusqu'à nos jours (au détriment des autres traditions, y compris la tradition sadducéenne). Ils ont aussi probablement été en contact avec des pensées et des voyageurs voire des missionnaires de pays asiatiques.

La position de Jésus est donc, selon mon interprétation, similaire à celle que j'ai présentée ci-dessus : la substance de chacun est commune avec ce qui l'entoure, avec le monde, mais chaque individu reste une réalité capable d'interagir avec d'autres individualités.

Pour résumer, si l'individu existe, ce n'est qu'au sein d'une grande unité. Mais l'individu est cependant une réalité.

L'ambition de cet ouvrage est d'étudier les conséquences de ce constat. Il vise également à établir une théorie philosophique globale de conception de l'univers et des conséquences de cette conception.

Plusieurs en un

Il s'agit de définir un « pourquoi » et un « comment » à l'action ou à la non-action. Il s'agit de découvrir, au delà d'un « Bien » et d'un « Mal », toujours relatifs à une culture précise ou une situation donnée, une « Sagesse » et une « Folie ».

De la qualité en philosophie

Avant d'aborder le sujet de fond de cet essai, je veux faire une autre digression sur un thème que l'on pourrait appeler la « qualité » en philosophie.

Toute réflexion suppose des axiomes, des postulats de base. Même René Descartes a dû en convenir. La question est ensuite de savoir si les axiomes sont bien identifiés comme tels. Alors que la réflexion va amener à échafauder une théorie, il faut bien comprendre sur quelles bases cette théorie repose.

Quelque part, quelque soit la théorie considérée, cette base axiomatique va relever, d'une manière ou d'une autre, d'une certaine foi.

Bien définir ce qui est ou non axiomatique permet la réflexion philosophique et la discussion, la confrontation d'opinions. Faute de cet accord sur ce qui est ou non axiomatique, il ne peut plus y avoir discussion sur la théorie mais juste un affrontement stérile de postulats.

Accepter un axiome en tant que tel, c'est une preuve d'intelligence. C'est en effet une manière de construire ses réflexions sur une base identifiée.

C'est là le premier élément de la « qualité » en philosophie. On peut définir ce critère comme celui de la clarté de la base axiomatique.

Mais ce n'est bien sûr pas le seul.

Le deuxième élément concerne également les postulats de base. Il s'agit de la cohérence de ces postulats avec la réalité observable. On peut en arriver à une démarche scientifique : j'observe, je conçois un modèle, je déduis de ce modèle une prédiction, je vérifie cette prédiction. Prenons un exemple simplifié à l'extrême : je vois un objet tomber, je construis la théorie de la gravité, je lâche un autre objet et je constate qu'il tombe, validant ainsi la théorie.

Un postulat peut être considéré comme vraisemblable dès lors qu'il est cohérent avec la réalité observable. Il peut être alors considéré comme digne de foi. Ce critère peut être nommé : cohérence externe de la base axiomatique.

Le troisième critère est la cohérence interne. Une fois les postulats bien fixés, le raisonnement va permettre de construire une théorie. Cette théorie ne doit pas s'auto-contredire.

Une fois la théorie construite, ce qu'elle permet de dire doit être cohérent avec le monde observable. Il s'agit encore une fois de cohérence externe mais, pour

ce quatrième critère, il s'agit de la cohérence de la théorie avec l'observation.

Enfin, il existe un cinquième critère que je veux mettre en avant car il permet le progrès philosophique. Il s'agit de la quantité relative de postulats nécessaires pour établir une théorie. Moins il y a des postulats, plus la qualité doit être vue comme élevée. Plus le domaine couvert est important, plus la qualité de la théorie philosophique est grand.

L'absence totale de postulats étant impossible, l'idéal serait donc un seul postulat pour expliquer l'ensemble de l'univers.

Cependant, il faut se méfier de la fausse qualité qui dissimule souvent un dogmatisme masqué. Ainsi, on peut affirmer par un acte de foi, à la manière des fondamentalistes évangélistes américains ou d'autres « créationnistes », que le monde a été créé en six jours auxquels s'ajoutent un jour de repos pour le Dieu créateur. Ce postulat s'appuie sur une réalité observable : le monde existe, un texte sacré (La Bible) affirme ces postulats, etc.

Bien entendu, la cohérence externe de ce postulat et de cette théorie est très limitée comme le démontrent les travaux archéologiques, la physique cosmologique et bien d'autres sciences. Mais affirmer que le monde est issu d'une évolution ayant telle ou telle caractéristique

est bien souvent un acte de foi qui ne vaut guère mieux que l'acte de foi des créationnistes.

Il faut en effet distinguer ce que l'on sait, ce que l'on ne sait pas, ce que l'on croit, ce que l'on ne croit pas... Et accepter parfois d'avoir des actes de foi sur des sujets scientifiques. Je suis personnellement globalement incapable de juger de la qualité de nombre de travaux scientifiques.

Pourtant, je vais croire ces travaux davantage que les élucubrations de quelques sectes. Mais ma théorie personnelle du monde sera globalement de la même qualité que j'opte pour la théorie scientifique ou pour une théorie délirante puisque dans les deux cas j'en serai réduit à accepter des postulats en nombre identique. Ce qui pourrait éventuellement distinguer les deux sera la qualité de la cohérence externe que, moi, je peux constater par moi même.

Comprendre les bases de son propre raisonnement évite de les voir aisément détruites par le premier sectateur venu qui aura tôt fait de montrer la fragilité de ces bases. L'ambition du présent livre est bien sûr de définir une théorie philosophique de la plus grande qualité possible. Il cherchera notamment à adopter la vision la plus large possible.

Les trois principes

Sur quels axiomes est construit cet ouvrage et la philosophie qu'il défend ? Ce troisième chapitre vise à faire la synthèse des deux premiers en répondant à cette question.

Trois principes vont être considérés comme la base de tout le reste. Etudions les l'un après l'autre.

Premier principe : la consubstantialité

La consubstantialité est le principe qui a été défendu dès le début de cet ouvrage. Il s'agit d'affirmer que toutes les individualités (humains, animaux, plantes, objets...) partagent la même nature.

Cette nature peut cependant prendre différentes formes. La substance de l'univers peut prendre différents états, différents aspects.

Ainsi, par exemple, à un instant donné, un atome peut entrer dans la composition d'une certaine molécule qui elle-même appartient à une cellule d'une plante. Si la plante est mangée par un animal, le même atome peut être associé à une toute autre molécule appartenant à une cellule de cet animal. Ce qui est vrai au niveau des atomes l'est également au niveau subatomique comme on peut le constater dans les phénomènes de radioactivité.

Ces phénomènes ont été largement décrits dans les travaux en physique réalisés notamment par Albert Einstein, Marie Currie ou Niels Bohr. Ainsi, la matière et l'énergie sont deux manifestations différentes d'une même substance fondamentale. Rien n'interdit de penser qu'il existe d'autres manières pour la substance de l'univers de se manifester. D'autres états que matière et énergie peuvent donc être envisagés.

En particulier, nous admettrons comme une hypothèse l'existence d'un troisième état que nous pourrions rattacher à des concepts comme celui d'âme. Nous y reviendrons.

Cependant, affirmer la consubstantialité de l'univers exclut de considérer l'existence d'un « ailleurs », d'un « autre chose », pouvant avoir des interactions avec l'univers.

En particulier, l'existence d'un dieu transcendant l'univers, d'un créateur différent de sa créature, est à refuser. Si le concept de « dieu » peut avoir une pertinence, c'est avec une vision panthéiste : créateur et créature ne peuvent faire qu'un.

Cette vision est formellement compatible avec les cultes polythéistes traditionnels puisque les « dieux » n'y sont finalement que des créatures comme les autres. Mais la définition monothéiste de « dieu » créateur transcendant est par contre totalement incompatible avec cette vision.

Deuxième principe : changement et individualisation

La consubstantialité implique des variations permanentes de l'état de l'univers. Ainsi naissent, évoluent et disparaissent des individualités. L'individualité est une réalité factuelle.

La vision présentée ici est donc antagoniste avec la vision bouddhique. Même si une telle affirmation constitue une simplification, on peut dire que l'individu est en lui-même une aberration dans la religion bouddhiste. L'objectif y est de faire disparaître l'individualité au profit d'un Tout tendant à être homogène.

A l'inverse, donc, la vision présentée ici considère que l'individualité est un fait lié à la nature même de l'univers. Il est donc vain de vouloir faire disparaître l'individualisation.

Par contre, les individualisations varient, échangent de la substance. Ce mouvement est autant impossible à arrêter que l'existence même d'individualités.

La nature même de l'univers est d'être à la fois un tout consubstantiel et une vaste hétérogénéité. Sa nature implique, de la même façon, un mouvement, une évolution permanente, au fur et à mesure des échanges entre individualités.

Troisième principe : l'harmonie et l'interaction

Les individualités sont certes une « bonne » chose, dans le sens où leur existence est dans la logique de l'univers, mais, on vient de le voir, elles ne peuvent exister seules, du fait même de la consubstantialité.

Par conséquent, il est dans la logique même de l'univers que les individualités interagissent et échangent de la substance.

L'harmonie consiste en un équilibre de relations qui permet à l'univers de continuer de bien fonctionner.

En résumé

Les trois principes peuvent donc être résumés ainsi : consubstantialité, individualisation/mouvement et harmonie/interaction.

Idée de soi et conséquences

Que sommes-nous ? Nous sommes chair, sang, mais aussi énergie. Je ne parle pas seulement des échanges d'énergie au niveau atomique ou subatomique mais aussi, par exemple, des influx nerveux. De toute évidence, notre pensée est issue de ces influx et notre pensée est un élément essentiel de notre individualité. Nous sommes donc bien aussi énergie.

On peut également admettre l'existence d'une « âme » qui serait l'image au sein de notre individu du troisième état de l'univers qui a été postulé au début de cet ouvrage.

Ainsi, si on peut considérer que l'univers a trois aspects, il peut en être de même pour notre individualité. Celle-ci sera ainsi à l'image de l'univers voire, dans une optique panthéiste, à l'image de Dieu.

Mais nous sommes là devant une conception intellectuelle, surtout pour le troisième aspect. Il est possible de considérer les choses autrement, même si cela sera, selon les principes définis ici, fou. Sans trop anticiper sur ce qui va suivre, si je me refuse à considérer qu'un autre individu est quelque part une partie de moi-même, je vais me refuser à défendre ses intérêts. De la même façon, si je me refuse à considérer

l'existence d'une âme, je ne vais pas me préoccuper du sujet. A l'inverse, si je me définis d'une autre manière, je vais prendre en considération cette autre conception de moi-même dans la manière de défendre ce que j'estime être mes intérêts.

La manière de se définir est donc fondamentale.

Nous avons tous une conception qui tient à la fois de l'expérience, de la réflexion et de la transmission culturelle. Cette conception étant fondamentale dans la manière dont nous allons mener notre vie, la réflexion et l'acceptation consciente d'une définition « saine » (ou définie comme telle) est essentielle.

L'information, le souvenir et le besoin

Nous ressentons une satisfaction lorsque nous satisfaisons un besoin. A l'inverse, nous connaissons une insatisfaction lorsqu'un de nos besoins n'est pas satisfait. Par exemple, la faim ne sera comblée que par de la nourriture. Mais, pour nous nourrir, nous choisirons des aliments qui nous plaisent selon des critères très variables.

Ces critères peuvent être individuels. J'aime ou je n'aime pas tel aliment, je préfère telle préparation, telle cuisson, etc. Ils peuvent même être temporaires. Je vais avoir envie à un moment donné de tel aliment, pas plus tôt ni plus tard.

Les critères peuvent être collectifs, culturels. Ainsi, il peut être commun, inhabituel ou au contraire interdit de manger tel ou tel aliment. Manger de la viande de porc est interdit selon certaines religions. Manger de la viande sera impur dans d'autres. Manger des insectes ou du rat sera éventuellement vu comme dégoûtant.

Or, sur le plan nutritif, chacune de ces opinions, individuelles ou collectives, n'a pas forcément de fondement. Les opinions prises en compte par l'individu concerné jouent donc un rôle crucial dans la manière

que cet individu adoptera pour satisfaire ce qu'il considère comme étant ses besoins.

L'exemple de la nourriture est intéressant car il est à la fois simple, compréhensible par tous et riche dans la complexité de la manière dont les individus décident d'agir. Que nous montre cet exemple ?

Tout d'abord, pour passer d'un besoin-père à un besoin-fils généré pour satisfaire concrètement le besoin-père, il faut que l'individu utilise son intelligence et déduise une approche de la situation en fonction d'informations dont il dispose. Ces informations vont alors se transformer en opinions.

Ces informations peuvent être de diverses sortes, bien entendu. Il peut s'agir d'informations mémorisées auparavant : ce qui est bon ou pas à manger, par exemple. Il peut aussi s'agir d'informations externes. Par exemple, je constate qu'il y a un morceau de viande à portée de main. Si j'ai faim, je peux savoir que tel morceau de viande est bon, que tel morceau se situe à ma portée, donc que je peux le manger. Mon besoin de nourriture va alors se transformer en besoin de tel morceau de viande.

La satisfaction du besoin de nourriture va donc aboutir au fait de se nourrir après une réflexion qui aura généré le besoin de manger tel aliment.

L'enchaînement des besoins et le concept de schéma mental

On a pu voir au chapitre précédent que les besoins s'enchaînaient les uns les autres en prenant un exemple simplifié. Dans cet exemple, en effet, un seul besoin-père était satisfait grâce à un seul besoin-fils.

Mais on s'aperçoit très vite que cet exemple simple est totalement fictif. Et c'est vrai même pour la nourriture. La réalité est infiniment plus complexe.

Conservons malgré tout l'exemple de la nourriture pour montrer la complexité de l'enchaînement des besoins.

Imaginons donc un individu qui a faim. Mais il appartient à une communauté qui proscrit de consommer de la viande de porc. De plus, il n'est pas très riche ou, du moins, ne dispose pas à l'instant donné de beaucoup d'argent. Il se retrouve à devoir effectuer un choix pour s'alimenter. Face à un étal rempli de mets succulents mais chers et de viande de porc, il va devoir construire un besoin-fils pour satisfaire le besoin-père de nourriture.

S'il ne peut pas acheter des mets qui lui conviennent, peut-être décidera-t-il de les voler. Mais s'il souhaite respecter certains principes liés, par

exemple, à d'autres besoins-pères (l'intégration sociale par exemple), il va refuser le vol. Il peut décider de s'abstenir de satisfaire immédiatement son besoin de nourriture car il sait que, plus loin, il pourra trouver de la nourriture qui lui convient tant au niveau du prix que de ses choix alimentaires.

On voit donc ici que, même pour un besoin basique comme celui de se nourrir, les choix qui vont être faits ont des origines complexes et se basent sur de nombreuses informations.

De la même manière, un besoin-père sera généralement le besoin-fils d'un autre besoin, voire de plusieurs. Les besoins s'enchaînent les uns les autres avec des liens complexes.

Il peut même y avoir des contradictions. Pour reprendre l'exemple ci-dessus, imaginons que l'individu concerné n'a le choix qu'entre une viande interdite et mourir de faim. Soit il décide d'outre-passer son interdit moral et de satisfaire son besoin de nourriture, soit il décide d'outre-passer son besoin de nourriture (après tout, il n'a peut-être pas si faim que cela) et de satisfaire son besoin de respecter ses interdits. Mais peut-être que, si la situation perdure, il cédera finalement à la tentation de l'aliment interdit.

On voit ici toute la complexité de cet enchaînement de besoins. Selon le niveau d'exigence de

tel ou tel besoin, à un instant donné, les choix de l'individu seront différents.

Les besoins vont donc avoir un ordre de priorité dans la liste des besoins à satisfaire. Et cet ordre peut varier selon un niveau d'exigence donné. Selon que la faim est plus ou moins forte, et donc le besoin plus ou moins important, des décisions différentes seront prises alors même que le besoin est bien le même.

On voit ainsi se construire un ensemble complexe de besoins avec une pondération dans l'importance à les satisfaire. Cette importance implique la définition d'une échelle de valeurs entre les différents besoins à différents niveaux d'exigences.

On nommera ici « schéma mental » cet ensemble de besoins, leurs liens via des opinions, les informations à l'origine des opinions et l'échelle de valeur entre les besoins à satisfaire à différents niveaux d'exigence.

De la même façon, un besoin issu de plusieurs besoins-pères sera baptisé « nexus », c'est à dire « noeud ». Un enchaînement de besoins (de besoin-père en besoin-fils qui devient besoin-père d'un autre besoin-fils et ainsi de suite) sera baptisé « phylum ».

Plusieurs en un

Les besoins fondamentaux

Enchaîner les besoins, de besoins-pères en besoins-fils est certes intéressant mais comment satisfaire nos vrais besoins ? L'idée de cet ouvrage reste en effet de définir une idée du monde et une idée de soi qui amène à satisfaction réelle de ses vrais besoins. Autrement dit : l'objectif est de permettre d'atteindre le bonheur véritable.

Les listes de besoins fondamentaux censés résumer tous les besoins sont nombreuses. Prenons deux exemples pour illustrer le propos : la Pyramide de Maslow et la liste de Florence Nightingale. Chacune de ces deux listes se veulent des simplifications qui permettent l'action dans un domaine précis. Ainsi, la pyramide de Maslow et ses cinq niveaux a pour objectif de faciliter la conception d'une stratégie marketing. L'infirmière Florence Nightingale a, elle, conçu une liste dont l'usage se fait dans le domaine sanitaire : il s'agit de s'assurer qu'une personne est en bonne santé, c'est à dire qu'elle sera, après d'éventuelles mesures correctives (les soins) capable de satisfaire par elle-même tous ses besoins.

L'approche est donc, dans ce genre de listes, voulue superficielle, simplificatrice et pédagogique. Il s'agit de traiter, en général avec une certaine urgence,

des besoins synthétiques importants ou jugés comme tels dans des circonstances données. La nature des circonstances explique la limitation des listes qui ne se recoupent que rarement sans qu'aucune ne puisse être qualifiée de fausse.

Chaque liste classique de besoins est une vision superficielle, sous un certain angle, du schéma mental. Cette vision est ensuite simplifiée pour faciliter un plan d'action.

Nous sommes loin d'une volonté de créer un socle sur lequel va se créer le schéma mental. Comment définir un tel socle puisque, par définition, il est enfoui dans les profondeurs de l'esprit, loin derrière une immense couche de besoins et d'opinions se superposant et s'entrecroisant ?

Le parti-pris qui est choisi ici est de revenir à la conception initiale de l'univers telle que définie au tout début de l'ouvrage. Il existe donc des forces qui poussent à conserver, mouvoir et interagir. Ces forces s'appliquent à des aspects de l'individualité concernée.

Nous définirons ici une grille de besoins fondamentaux issue de ces deux éléments. Les besoins fondamentaux sont donc définis comme l'application des forces fondamentales aux aspects. Le schéma mental se construit à son tour en prenant appui sur cette grille.

La satisfaction, l'insatisfaction, le jeu et l'instinct de mort

Le plaisir est une sensation de satisfaction d'un besoin. Plus un besoin est regardé comme important, plus il est haut dans l'échelle de valeurs, plus la sensation de plaisir liée à la satisfaction est forte. Inversement, la douleur (ou déplaisir) est une sensation liée à l'insatisfaction d'un besoin. La quantité de douleur obéit aux mêmes règles que celle de plaisir.

Plaisir et douleur peuvent être intenses ou dilués, selon leur durée ou, plutôt, leur répartition dans le temps. Par exemple, le plaisir lié au besoin d'appartenance ou, même, d'une manière générale aux besoins fondamentaux ou profonds, est dilué dans le temps : la satisfaction de ce besoin est le fait d'un comportement habituel. Inversement, la jouissance liée à un coït est une satisfaction immédiate d'un besoin lié à la sexualité. Cette satisfaction est à la fois importante (mesure quantitative du plaisir), car le besoin est haut dans l'échelle de valeurs, et intense car la satisfaction est concentrée sur un court intervalle de temps.

L'intensité du plaisir à un instant *t* n'a pas de lien avec la quantité totale de plaisir ressenti sur l'ensemble d'une vie. Par exemple, manger de la confiture est très satisfaisant à un instant *t* donné mais le plaisir total lié à

la consommation de confiture est sans aucun doute inférieur au plaisir total lié aux coïts. Or, on est rarement en coït en mangeant de la confiture. Donc, à cet instant *t* considéré, le plaisir coïtal est nul. Par conséquent, toujours à cet instant *t*, le plaisir coïtal est inférieur au plaisir lié à la consommation de confiture. Cela montre bien que les plaisirs ressentis à un instant donné ne sont en rien significatifs des plaisirs d'une vie entière.

Traitement d'un besoin

Dans cette approche, un besoin peut donc être satisfait, insatisfait, sublimé ou compensé.

La satisfaction d'un besoin est l'atteinte de l'objectif qu'il représente. Une satisfaction peut être provisoirement obtenue grâce à un processus de jeu (nous allons y revenir) qui, par ailleurs, peut faciliter la sublimation (voir ci-après) de ce même besoin.

La satisfaction d'un besoin entraîne la disparition (éventuellement temporaire) de tous ses besoins-fils, sauf si ceux-ci sont reçoivent une autre paternité justificatrice. Par exemple, le besoin de se nourrir génère celui de manger qui génère lui-même celui de faire la cuisine. Le besoin de cuisiner disparaît dès lors que l'on a mangé, sauf si l'on désire cuisiner pour autrui (cas notamment d'un restaurateur qui ne cuisine pas seulement pour lui-même). Mais il réapparaîtra, face aux même situations et informations, lorsque la faim se fera de nouveau sentir.

L'insatisfaction est, en principe, provisoire. Si la douleur qui en est née persiste, elle devient ce que l'on appelle un stress. L'insatisfaction est la non-atteinte de l'objectif représenté par le besoin considéré. Le besoin de se nourrir demeure insatisfait si nous n'avons rien à manger.

Un besoin peut, également, être sublimé. La sublimation est un processus de modification d'un enchaînement de besoins. L'aptitude à sublimer est une forme d'intelligence liée à la liberté psychique. Il s'agit de transformer un besoin ne pouvant être satisfait, par le biais d'un changement d'opinion, en un besoin pouvant, lui, être satisfait.

L'objectif de la sublimation est, bien entendu, de permettre la satisfaction des besoins plus profonds que le besoin considéré. Plus un besoin est haut dans l'échelle de valeurs, moins il est sublimable. Le besoin de manger un steak est sublimable, pas celui de se nourrir. On peut, le cas échéant, manger du poulet mais on ne peut pas envisager de cesser de se nourrir. La sublimation d'un besoin fondamental est théoriquement impossible. Néanmoins, une sublimation générale de tous les besoins liés à un aspect existe lorsque cet aspect disparaît : sortie d'un groupe, mort du corps, etc.

Enfin, un besoin peut être compensé. Une insatisfaction durable ne peut être tolérée par l'esprit. L'énergie de la douleur peut être utilisée à des fins non-destructrices. On satisfera un besoin sans rapport et

l'énergie ainsi dégagée sera utilisée pour compenser celle du déplaisir. La compensation peut aussi s'effectuer grâce à des comportements simples qui éliminent de l'énergie psychique (bonne ou mauvaise) : rires, pleurs,... On rira par exemple pour supprimer de l'esprit une absurdité déplaisant au besoin de cohérence intellectuelle.

Subjugation et apothéose sont des compensations particulières. La subjugation est la volonté de ne plus satisfaire qu'un certain nombre de besoins, voire un seul, à cause du plaisir intense que la satisfaction de celui-ci procure. Il s'agit bien entendu d'une folie. Les besoins contrariés créent un stress utilisé pour augmenter encore le plaisir du besoin subjuguant.

L'apothéose est, en quelque sorte, une subjugation forcée. La notion d'apothéose suppose qu'un nombre limité de besoins, voire un seul, puisse être satisfait. Il ne s'agit d'une folie que lorsque nulle sublimation n'est envisageable (par exemple : le besoin de survie est impossible à satisfaire et ne peut pas non plus être sublimé tant que le corps n'est pas mort). L'apothéose résulte d'une situation dramatique. Les besoins pouvant être encore satisfaits capteront pour leur plaisir toute l'énergie disponible, y compris celle des déplaisirs dus à l'insatisfaction des besoins niés. Par exemple, il est célèbre que des guerriers se lancent dans une bataille pour l'honneur sans aucune espèce de chance de survie lorsque, de toute manière, nulle survie

n'est envisageable. Il vaut mieux satisfaire les besoins d'honneur que nul besoin du tout.

Comme cela a déjà été dit, seule la satisfaction de nos besoins fondamentaux est réellement importante. Par conséquent, un schéma mental est sage s'il aboutit à celle-ci, fou dans un autre cas.

Seule la satisfaction d'un besoin est, a-priori, sage. La sublimation est nécessaire si l'on découvre soudain que notre schéma mental est fou, ce qui est fréquent. Tous les autres traitements ne répondent qu'à la nécessité de satisfaire le besoin de conservation psychique par élimination des énergies psychiques trop intenses ou trop négatives.

Par exemple, il est nécessaire de rire pour éliminer toute une série de tensions psychiques afin que le besoin de cette élimination ne soit pas provoqué au point d'empêcher toute autre satisfaction. On peut même provoquer un peu plus ce besoin d'élimination de tensions psychiques pour déclencher ce rire, en allant voir un spectacle comique par exemple.

La compensation est toujours préférable à l'euphorie (overdose de plaisir) ou au désespoir (overdose de stress) car ceux-ci nuisent, justement, au besoin de conservation psychique.

Notion de sécurité

La sécurité est une anticipation d'un plaisir. On s'assure qu'un besoin pourra être satisfait dans l'avenir. De même, on peut être en situation d'insécurité, c'est à dire de doute quant à la satisfaction d'un besoin dans l'avenir.

Il existe donc un besoin de sécurité issu de celui de conservation de l'esprit. Il génère avec tous les autres besoins non-sécuritaires du schéma mental des besoins sécuritaires, jumeaux de chacun des autres besoins mais exprimant une nécessité de continuité du plaisir. Le besoin de se nourrir (besoin non-sécuritaire) co-génèrera avec le besoin de sécurité un besoin de pouvoir continuer à se nourrir (besoin sécuritaire).

Le jeu et le rêve

Abordons maintenant deux concepts voisins que sont le jeu et le rêve. Ce ne sont, finalement, que des compensations dont l'objet est de supprimer, justement, les tensions psychiques. Dans l'approche qui est faite ici, le rêve n'est qu'un cas particulier du jeu. L'objectif du jeu est de satisfaire symboliquement un besoin pour permettre sa sublimation temporaire ou définitive.

Les trois phases du jeu correspondent chacune à une prise en compte d'un besoin entrant dans le nexus très complexe donnant le besoin d'un jeu ou d'un rêve précis.

La *Condensation*, qui élimine les non-signifiants, est le résultat du nexus entre le besoin source, par son insatisfaction, de la tension psychique à l'origine du rêve, le besoin d'élimination des tensions psychiques et le besoin de moindre effort psychique.

Le *Déplacement* est dû d'abord au Surmoi au sens freudien du mot, c'est à dire à tous les besoins culturels. Ce phénomène consiste à sortir le besoin de son contexte, à le réduire à un symbole.

Avec le besoin de création, le déplacement va permettre l'élaboration secondaire, ou *Figuration*. La satisfaction symbolique va être inscrite dans un scénario satisfaisant aussi le besoin de cohérence intellectuelle.

Prenons un exemple simple à comprendre. Un besoin fréquemment à l'origine de stress et de frustrations est celui de reconnaissance sociale (Nous verrons plus tard comment l'insérer dans le schéma mental). Ce besoin va pouvoir être condensé dans celui d'être admiré pour un acte ou la possession d'une chose. Voire, via le déplacement, de s'admirer soi-même, par un effet de miroir, pour cet acte ou cette possession. On peut dès lors, via la figuration, se glisser symboliquement dans la peau d'un héros, d'un joueur de football célèbre et riche ou autre fantasme, et de jouer ce rôle symboliquement, par exemple en portant le maillot de tel joueur de football en regardant un match où il joue à la télévision.

Instinct de mort

Malgré tous les mécanismes décrits ci-avant, un état de douleur, de stress, peut ne pas pouvoir être résolu. Les individualités possèdent alors une solution : l'instinct de mort.

Cet instinct s'applique sur chaque aspect de l'individualité, comme les trois instincts vitaux (Conservation, Progression-Action et Harmonie-Communication), donnant ainsi naissance à des besoins fondamentaux morbides.

L'instinct de mort peut être considéré comme un moyen d'abréger des souffrances inutiles en réalisant la disparition de l'individualité, phénomène de toute manière inévitable. Il s'applique en premier lieu à l'aspect menacé. Il y a désir de mort physique lorsque l'aspect physique (le corps) est atteint de manière incurable.

Néanmoins, la mort d'un aspect peut être un besoin-fils de la mort d'un autre aspect : le samouraï déshonoré (en état de mort sociale) ne peut s'exclure de la société qu'en se supprimant physiquement ; tuer l'esprit est difficile sans tuer le corps ; etc... Les stress sans solution entraînant des volontés de mort (de suicide) sont notamment présents dans les cas d'impossibilité de sublimation de besoins non-satisfaits (chagrins d'amours...).

Intérêt d'une philosophie sage

Des stress sans solution peuvent apparaître lors de contradictions dans le schéma mental, c'est à dire lorsqu'il y a simultanément un besoin de A et un besoin de non-A, voire d'anti-A. Ces besoins s'affrontant, ils ne peuvent être satisfaits simultanément : l'un au moins sera toujours source de douleur.

Généralement, cet affrontement de besoins s'achève par la sublimation de l'un des deux besoins, voire des deux. Cela nécessite, comme nous l'avons vu, un changement d'opinion, ce qui n'est pas toujours possible.

Pour éviter ces oppositions de besoins, il convient donc d'adopter un ensemble d'opinions et de besoins, un schéma mental, une philosophie qui soit sage, qui intègre parfaitement tous les besoins de l'être humain.

Une mauvaise philosophie peut entraîner la mort en générant de multiples oppositions, à tel point que les sublimations, réalisées dans un certain cadre d'opinions générales ou fondamentales, ne peuvent qu'accroître les oppositions et le stress.

Les êtres humains sont parmi les seuls individus chez qui de telles situation peuvent se produire. En effet, chez un animal primitif par exemple, le schéma mental est génétiquement déterminé dans l'essentiel de ses composantes. S'il aboutit à un stress mortel, l'espèce disparaît bien vite. J'irai même plus loin : s'il ne fait pas

ses preuves non seulement pour éviter un suicide mais aussi pour gérer la vie au mieux, l'espèce disparaît par la voie de la sélection naturelle.

Il serait facile de prétendre, parce que la mort est naturelle, contraire à la Vie tant désirée par les Principes, que le Monde est gouverné à la fois par un principe du Bien (Dieu) et un principe du Mal (Satan). Mais la consubstantialité de l'univers interdit un tel manichéisme. La mort ne s'oppose pas à la vie mais la complète (*Le jour est la main gauche de la nuit*, comme dit le proverbe). La mort n'est pas mauvaise par nature : elle est nécessaire à l'harmonie du Tout, pour que les individualités changent, comme expliqué au début de cet ouvrage. Seule la Folie, le Mal, s'oppose effectivement au Bien, à la Sagesse.

Mort et Vie peuvent être toutes deux bonnes ou mauvaises.

Ebauche des besoins fondamentaux d'un humain

Comme expliqué auparavant, les besoins fondamentaux peuvent être présentés comme l'application des principes de base, sous la forme des trois instincts fondamentaux auxquels s'ajoute l'instinct de mort, aux aspects de l'idée du moi.

Deux aspects peuvent difficilement être niés : l'aspect corporel, matériel, de l'être humain, et son aspect intellectuel, énergétique. L'aspect spirituel, l'âme, peut faire l'objet de débats.

Des aspects (ou pseudo-aspects si l'on veut être rigoureux) supplémentaires sont également à prendre en compte. Nous pouvons en effet constater qu'ils sont intégrés dans les schémas mentaux comme des aspects dans l'idée du moi de la plupart des humains.

Pour commencer, il s'agit du patrimoine. Issu de nombreux besoins, notamment sécuritaires, le besoin de posséder des biens est tel que nombre de gens considéreront, finalement, leur patrimoine comme une extension d'eux-mêmes, une sorte de second corps. On peut même avancer l'hypothèse que la fabrication de monuments funéraires est une manière de persister de manière quasi-immortelle en substituant le corps de chair et de sang par un corps patrimonial de pierre.

De la même façon, l'instinct d'échange va générer le besoin de disposer d'une appartenance groupale. Et ce besoin va influer l'idée du moi de la plupart des humains au point de considérer le groupe d'appartenance comme une partie de soi. Cet aspect groupal peut être démultiplié : famille, amis, etc.

De telles idées du moi sont-elles folles ? Pas nécessairement. Elles permettent en effet une satisfaction des besoins fondamentaux incontestables et demeurent parfaitement compatible avec le principe de consubstantialité du Tout : le groupe ultime est d'ailleurs ce Tout auquel nous appartenons. Quelque part, nous devrions même nous préoccuper nécessairement du Tout en premier lieu puisque le Tout est la réalité ultime.

Voici une petite grille résumant ce qui précède.

	Conservation	Mouvement	Harmonie	Mort
Corps	Survie physique	Progression physique	Contacts physiques	Mort physique
Esprit	Préservation de l'esprit	Progression intellectuelle	Echanges intellectuels	Mort intellectuelle
Groupe	Adhésion	Evolution sociale	Echanges inter-groupes	Mort sociale (exclusion)

Segmentation verticale du schéma mental, phylo-analyse

Nous pouvons constater qu'une part importante du schéma mental est d'origine génétique. Le besoin de préserver son corps, la survie physique, génère ainsi, par exemple, le besoin de se nourrir. Nous ne l'avons pas appris et c'est profondément enfoui dans nos gênes.

Depuis notre enfance, nous apprenons également des choses aux contact de nos congénères qui nous imposent des règles. Ces règles sont partagées entre tous et sont issues de l'expérience mémorisée. Cette partie du schéma mental est évidemment plus superficielle que la partie génétique car n'est pas innée mais acquise. Elle peut aussi être remise en question.

Enfin, une partie importante du schéma mental est évidemment strictement individuelle. Cette partie est issue de nos opinions propres, de nos connaissances et de nos expériences individuelles.

La couche la plus superficielle de cette partie individuelle peut même être qualifiée de partie instantanée. Elle est la traduction en besoins opérationnels immédiats des besoins-pères plus profonds.

Selon les aspects considérés, chaque couche sera plus ou moins épaisse. Appliquer une partie génétique à

l'aspect social peut sembler ainsi curieux. Sur l'aspect physique, à l'inverse, la couche génétique sera abondante. Un individu bien intégré dans un groupe au point d'avoir peu de personnalité pourra peut-être être doté d'une couche culturelle plus épaisse que sa couche individuelle.

Pour assurer une satisfaction des besoins fondamentaux, il faut d'abord satisfaire les besoins qui leur sont directement rattachés, ce que nous nommerons les besoins de niveau 1. La satisfaction de ceux-ci implique de satisfaire leurs besoins fils, ceux de niveau 2. Et ainsi de suite. Bien sûr, un besoin issu de plusieurs phylums peut être de deux niveaux différents selon le phylum considéré.

Dans les cas de stress, il convient d'éliminer les besoins superficiels insatisfaits, via des sublimations. Ce qui importera alors, si le cerveau est incapable de le faire spontanément, sera d'analyser le phylum en stress et de remonter de la surface vers la profondeur jusqu'à un niveau pouvant être modifié et permettre l'émergence de nouveaux besoins fils pouvant, eux, être satisfaits. Ce travail est nommé *phylo-analyse*.

La sexualité corporelle et intellectuelle

Depuis les origines de la psychologie et notamment de la psychanalyse, l'importance de la sexualité a été actée. Toute l'énergie vitale, parfois, a semblé même se concentrer en libido, c'est à dire en énergie sexuelle. Même si cette approche peut sembler excessive, il est indéniable que la sexualité est un élément fondamental du psychisme, une clé du schéma mental, un besoin très profond.

Ce besoin profond va se marier avec de très nombreux besoins et les jeux, c'est à dire les satisfactions symboliques de besoins, en lien avec la sexualité vont être nombreux. De là vont surgir mille pratiques sexuelles, mille fantasmes...

Parfois la sexualité sera même un parfait exemple de subjugation : la satisfaction du besoin de sexualité génère tellement de plaisir que l'associer à d'autres besoins dans des jeux sexuels permet de satisfaire ces autres besoins avec cette grande intensité de plaisir, cela même si le besoin de sexualité n'est satisfait que de manière symbolique.

Or, primitivement, à quoi sert la sexualité ? Elle vise prioritairement à la reproduction. Le but est de

permettre la survie par delà la mort de l'individu concerné. C'est, en quelque sorte, le besoin sécuritaire associé à la survie.

Mais la survie de quoi ?

Bien entendu, au sens propre, la sexualité concerne le corps physique. L'émission de gamètes, la fécondation, la préservation des enfants et ainsi de suite visent à la survie du génome, autrement dit des caractéristiques physiques des individus parents.

Les individualités primitives avaient des systèmes de reproduction eux aussi primitifs. Les bactéries fonctionnent ainsi avec une reproduction par scissiparité et donc clonage du « parent » sous la forme de deux « enfants », le « parent » disparaissant dans l'opération. Plus les individualités évoluent, plus leur reproduction devient complexe. Surtout, cette reproduction va devenir véritablement « sexuée », au sens courant du terme, c'est à dire que les « enfants » sont des individus distincts des « parents » et chaque enfant est le résultat d'un mélange aléatoire de génomes de un (auto-fécondation) puis de deux parents. Je ne vais pas refaire ici une liste de toutes les méthodes inventées par la Nature pour permettre la reproduction : la variété et même la fantaisie sont reines.

Pourquoi une telle complexité ? Simplement parce que le clonage n'est rapidement plus pertinent quand on grimpe dans l'arbre de l'évolution. Il est

nécessaire, pour assurer la préservation de l'espèce d'en assurer aussi le progrès. Il n'y a qu'à voir les effets désastreux des mariages consanguins chez les humains pour comprendre l'importance du brassage génétique.

La sexualité va ainsi viser d'une part à la survie après la mort des parents mais aussi au progrès de l'espèce. Donc, la sexualité devient un besoin dans les couches extrêmement basses du schéma mental et rattaché aux phylums de deux besoins fondamentaux : la sécurité de conservation du corps et la progression du corps. On comprend ainsi son importance...

On objectera que la sexualité humaine (et même de nombreuses espèces placées dans des étages élevés de l'arbre de l'évolution) va bien au delà de la seule reproduction. C'est un fait. Le phylum issu du besoin de sexualité va donc créer des nœuds avec de nombreux autres phylums. Beaucoup des phylums qui vont être issus de ces nœuds vont, d'une manière ou d'une autre, permettre la satisfaction symbolique de la sexualité.

Ainsi, on peut expliquer le besoin d'être un mâle dominant pour se garantir l'accès aux femelles. Cette manière de satisfaire la sexualité est probablement instinctive, donc dans les couches génétiques du schéma mental tant cela semble universel. Devenir un mâle dominant peut, dans notre monde moderne où le massacre des rivaux est plutôt mal vu, être lui-même satisfait de façon symbolique : possession d'un patrimoine ostentatoire par exemple.

Mais comment expliquer des comportements sexuels qui, par leur nature même, interdisent la reproduction ? Cela va de la masturbation à l'homosexualité. De fait, ces mécanismes existent dans notre schéma mental. Les travaux des psychologues, des anthropologues et même des zoologistes prouvent que ces comportements sont universels. Tout individu possèdent des pulsions masturbatoires et même des pulsions homosexuelles.

Ce qui est une évidence pour la masturbation l'est peut-être moins pour l'homosexualité : il s'agit d'une satisfaction symbolique du besoin de sexualité reproductive. Réaliser ce comportement permet de supprimer le stress lié à une sexualité vraie par ailleurs impossible pour d'innombrables raisons.

Une hypothèse sur l'homosexualité, émise par des anthropologues, me plaît assez bien qu'elle reste à être démontrée. Il semblerait que la proportion d'homosexuels augmente, au sein d'une population, avec la sensation de surpopulation. En quelque sorte, l'homosexualité serait un mécanisme de défense de l'espèce face à une sur-population pouvant amener à une menace sur la survie même du groupe. En effet, qui dit surpopulation dit insuffisance des ressources pour assurer la survie de l'espèce. Ainsi, les pulsions sexuelles individuelles pourraient être symboliquement satisfaites mais sans remettre en cause la survie de l'espèce en multipliant les reproductions. Mais il n'en

demeure pas moins que beaucoup d'homosexuels cherchent à se reproduire pour de bon en « trichant » (insémination artificielle, etc.).

Et puis les phylums issus de la sexualité sont globalement construits de la même façon quelque soit l'orientation sexuelle. Il n'y a donc, de fait, aucune différence fondamentale entre une relation de couple hétérosexuelle et une relation homosexuelle.

De la même façon, surtout à notre époque de grande complexité, il peut y avoir mille raisons de ne pas souhaiter se reproduire. Par exemple, des besoins de ne pas avoir d'enfants peuvent être issus d'un besoin d'ordre intellectuel (pouvoir voyager, pouvoir avoir un métier incompatible avec le fait de devoir s'occuper d'enfants, etc.).

L'existence d'un besoin de ne pas avoir d'enfant est, de fait, en totale opposition avec le besoin de sexualité. Si un tel besoin existe, on pourrait donc croire que le schéma mental est, par définition, fou. C'est inexact car, d'une part, l'être humain ne se résume pas au corps, d'autre part, la satisfaction de la sexualité peut être symbolique, comme nous l'avons vu. Et puis l'originalité génétique individuelle n'est pas si grande que la disparition d'un reproducteur ou d'une reproductrice soit un réel problème.

Le besoin de ne pas avoir d'enfant peut même, peut-être, être associé au besoin de préservation de l'espèce, toujours dans la logique de lutte contre la

surpopulation. Et il peut y avoir un besoin de ne pas avoir d'enfants à un moment donné associé à un besoin d'avoir des enfants dans des conditions satisfaisantes pour assurer leur éducation, leur vie quotidienne, etc.

Dans tous ces cas, la satisfaction symbolique de la sexualité sera la voie normale pour éviter les tensions liées à l'absence de reproduction. Cette satisfaction symbolique générera un plaisir (une énergie de satisfaction) qui pourra être mise au service de la satisfaction des autres besoins liés aux pratiques sexuelles, voire, simplement, du besoin de ressentir du plaisir, qui est un besoin issu de l'aspect intellectuel de l'humain.

Sexualité intellectuelle

Pourquoi parler, dans le titre de ce chapitre, de sexualité *intellectuelle* ? L'esprit est un aspect au même titre que le corps. Sa préservation obéit fondamentalement aux mêmes règles. Préserver son esprit au delà de sa propre mort, c'est reproduire sa pensée dans d'autres individus. Autrement dit : enseigner. L'enseignement est la sexualité de l'esprit.

Et, pour que l'instinct de progrès soit satisfait, il faudra que le disciple assure une progression de la pensée. Autrement dit : *le bon disciple est celui qui dépasse son maître.*

Plusieurs en un

Le complexe d'Œdipe

Penchons nous maintenant sur un cas très intéressant qui va croiser sexualité physique et intellectuelle : le complexe d'Œdipe, surtout sa résolution et les conséquences de celle-ci.

De quoi s'agit-il ? Il s'agit de l'attirance chez un enfant pour son parent de sexe opposé. Cette attirance permet de pousser l'enfant à copier ou à se poser en rival du parent de son propre sexe. Pour Freud, le complexe est normalement résolu dans l'enfance. Pour moi, il est juste refoulé dans l'enfance et ne sera réellement résolu qu'à l'adolescence.

En effet, quel est l'objectif de ce complexe ? Il s'agit pour l'enfant d'apprendre des comportements qui assureront son succès futur en tant que reproducteur. Cet apprentissage se fait en copiant le parent de son propre sexe, autrement dit en assumant l'héritage d'une vieille version de schéma mental. Cette copie permet donc à l'enfant de bénéficier de l'expérience acquise, c'est un rite de transmission.

Mais rester bloquer dans les conceptions anciennes, des générations antérieures, est un échec vis-à-vis du besoin de progrès, tant intellectuel que physique. Le conservatisme, en tant qu'attitude ou qu'idéologie, est pour moi typiquement une non-résolution du complexe d'Œdipe.

A l'adolescence, l'enfant va exploser les schémas acquis et va tout remettre en cause. Il va dès lors se

détacher de son attitude de copie pouvant aller même jusqu'à remettre en cause des comportements efficaces. La difficulté de cet âge de la vie est, précisément, de savoir progresser sans se mettre en danger par bravade. « Mon parent a fait ceci, je vais donc faire l'inverse » est une attitude instinctive mais stupide car porteuse de dangers. Il faut remettre en cause, critiquer, pas systématiquement faire l'inverse en niant des millénaires d'expérience accumulée pour éviter les dangers.

Sexe et vie post-mortem

Pour terminer, je voudrais faire une remarque sur l'hostilité des religions théistes issues d'Abraham pour tout ce qui touche à la sexualité. D'une part, la sexualité doit être limitée à la reproduction. Mais cette reproduction n'est pas un idéal, la chasteté étant préférée. Comment expliquer cette folie ? Si une foi prétend que la survie post-mortem est acquise, à quoi bon se reproduire, si ce n'est par manque de foi ?

Mouvements dans l'échelle de valeur : prédominance, sublimation, refoulement, provocation, subjugation

Comme nous l'avons déjà vu, l'échelle de valeur permet de classer l'importance et la priorité de satisfaire tel ou tel besoin. De la même façon, un niveau de satisfaction peut être requis au delà du binaire satisfait/non-satisfait et un même besoin apparaître à des niveaux différents de l'échelle de valeur avec des niveaux d'exigence différents. La prédominance d'un besoin sur un autre est le fait, pour un besoin, d'être au dessus d'un autre dans l'échelle de valeur.

Mais l'échelle de valeur n'est pas figée. La première raison en est que le schéma mental non plus n'est pas figé. Un besoin qui apparaît doit disposer d'une place dans l'échelle de valeur, un besoin qui disparaît perd sa place. A cela s'ajoutent des mouvements aux causes multiples.

Voyons ici quelques mécanismes que j'ai pu constater au fil du temps, en commençant par ceux dont j'ai déjà parlé.

La première modification est la sublimation. Ce processus consiste en la destruction d'une opinion et,

par voie de conséquence, du besoin-fils qu'elle a permis d'engendrer à partir d'un besoin-père. Une opinion nouvelle, normalement, permet en fait le remplacement du besoin-fils et non sa suppression pure et simple, sauf si le besoin-père a été satisfait. Lorsque la satisfaction est temporaire, le besoin n'est pas réellement sublimé mais masqué, jusqu'à ce qu'il se fasse de nouveau sentir et réactive son phylum. Par exemple, si l'on est rassasié, il n'y a plus de besoin de manger. Mais c'est tout à fait temporaire. Dès que la faim se fera de nouveau sentir, tous les besoins-fils seront réactivés.

Le deuxième mécanisme est celui du refoulement. Dans ce cas, le besoin ne disparaît pas mais descend dans l'échelle de valeur jusqu'à ce que sa satisfaction ne soit plus envisagée. Cette descente peut être liée à l'existence d'un besoin antagoniste. Par exemple, on peut avoir un besoin de manger mais il ne reste pas assez de nourriture pour soi et ses enfants. Le besoin de manger peut être alors refoulé car le besoin de nourrir ses enfants est prioritaire afin d'assurer leur survie, jugée elle-même prioritaire. Mais ce besoin n'a pas disparu. De ce fait, si le besoin refoulé n'est pas finalement sublimé (ce qui est parfois impossible comme dans l'exemple de la faim), il peut demeurer source d'insatisfactions et donc de douleurs.

Il existe un mécanisme inverse au refoulement : la provocation. L'insatisfaction brutale d'un besoin

(provocation proprement dite) peut induire la montée de ce besoin dans l'échelle de valeurs, le cas échéant tout à fait provisoirement.

Ce phénomène a pour objet de permettre la satisfaction d'un besoin pendant que cela est encore possible. En effet, en montant dans l'échelle de valeur, la satisfaction du besoin considéré devient une priorité, une urgence. Attendre pour satisfaire ce besoin provoqué aurait pu mener à une situation où il n'aurait plus été possible de le satisfaire.

L'opportunité peut être aussi la base d'une provocation. Par exemple, je commence à avoir faim. Cela n'est pas encore important ou urgent de trouver de la nourriture. Mais je passe à côté d'une nourriture qui me plaît particulièrement. Cette opportunité va faire monter rapidement le besoin de manger dans l'échelle de valeur.

La provocation des besoins les plus profonds du schéma mental est souvent, pour les créatures primitives, un mécanisme de survie. Mais, dans une société complexe, la provocation de besoins nettement plus superficiels dans un schéma mental infiniment plus compliqué, par exemple un schéma mental humain, peut amener à refouler d'autres besoins en grand nombre, provoquant immédiatement ou avec retard de grandes insatisfactions. Savoir gérer les provocations voire les refréner est donc absolument nécessaire.

La provocation peut mener à la subjugation, même si ce n'est pas le seul moyen. Un besoin subjugue les autres lorsque le plaisir éprouvé à la satisfaction de ce besoin est tel que l'individu ne souhaite plus satisfaire que ce besoin, au détriment des autres, sources de moindres plaisirs. Il peut résulter de la subjugation un refoulement de besoins importants et donc d'importantes insatisfactions.

Le mécanisme peut se manifester, par exemple, dans le cas de besoins morbides comme la prise de drogues. Cette consommation devient tellement essentielle que tout le reste devient secondaire, aboutissant à une situation désastreuse.

La subjugation peut également aboutir à la construction d'un important réseau de besoins-fils liés, justement, à tous les autres besoins importants à satisfaire. C'est un mécanisme que l'on peut observer dans, notamment, la construction des fantasmes sexuels. Le besoin de sexualité, source d'importantes satisfactions, peut se lier de façon très complexe à d'autres besoins et aboutir à des scénarios de satisfaction très originaux et compliqués.

L'aspect groupal : de la solidarité au totalitarisme

Comme nous l'avons vu précédemment, les besoins s'enchaînent à partir des besoins fondamentaux. Ceux-ci sont l'application des trois principes (auxquels s'ajoutent l'instinct de mort) aux différents aspects de l'individu. Or les aspects pris en compte relèvent de l'idée du soi.

Par ailleurs, le besoin d'échanger avec les autres, voire d'autres besoins peuvent amener à prendre en compte un aspect groupal. Cet aspect groupal (voire un aspect groupal par groupe d'appartenance réel ou supposé) peut être également issu d'une démarche philosophique. En effet, si on applique les principes du Plurunisme, nous appartenons tous au Tout, qui constitue donc notre véritable nature, impliquant de ce fait que nous devons prendre en compte le Tout comme un aspect de notre individualité.

Ces éléments ont déjà été mentionnés mais les rappeler ici permet d'étudier leurs conséquences.

De la même façon qu'un être humain associe des cellules et est en symbiose avec des bactéries tout en ayant des besoins propres, un groupe est une individualité composée d'autres individualités. On doit

donc définir des besoins fondamentaux du groupe comme il existe des besoins fondamentaux des êtres humains, un schéma mental du groupe comme il existe un schéma mental humain.

Si l'on parle de besoins fondamentaux d'un groupe, cela implique de définir ses aspects. De toute évidence, il dispose d'un aspect liés à ses constituants ou adhérents. Il peut, à son tour disposer d'un aspect groupal si ce groupe appartient à un groupe plus vaste. Enfin, il peut disposer d'un patrimoine propre qui devient son aspect matériel.

De la même façon, un groupe possède-t-il une énergie vitale propre ? Concernant les groupes d'humains, je ne pense pas qu'on puisse les qualifier de vivants, donc d'individualités dotées d'une énergie vitale. Mais l'énergie vitale de ses membres va viser également à satisfaire les besoins du groupe. L'implication des membres dans la satisfaction du groupe va donc aboutir à créer une énergie vitale réfléchie, virtuelle, issue de l'énergie investie par les membres.

Si un groupe devient un aspect d'un individu, cet individu va devoir satisfaire les besoins propres du groupe pour satisfaire ses propres besoins. A l'inverse, le groupe, pour persister, a besoin de ses constituants. Il doit donc veiller à préserver son aspect adhérents.

Et la complexité des besoins tant individuels que collectifs peut aboutir à des oppositions. De ces

oppositions naissent des insatisfactions et donc des douleurs. Bien entendu, ces insatisfactions peuvent être résolues en changeant les schémas mentaux concernés pour les amener à être davantage voire totalement compatibles.

Une autre solution est de recourir à l'instinct de mort. Pour l'individu, cela peut aboutir au besoin de se retirer du groupe concerné. A l'inverse, pour le groupe, cela peut prendre la forme du besoin d'exclure l'individu le perturbant.

La connexion entre le schéma mental d'un premier individu avec celui du groupe implique que le premier individu sera également connecté à un second individu appartenant au même groupe. En effet, le maintien de l'existence du groupe suppose la satisfaction des besoins des adhérents. Et, pour chaque adhérent, il convient de satisfaire les besoins du groupe. Il en résulte que chaque adhérent va avoir parmi ses besoins propres la satisfaction des besoins des autres adhérents. Ce phénomène est la solidarité.

Bien entendu, l'échelle de valeur de chaque individu est spécifique à cet individu. La solidarité pourra donc être plus ou moins importante pour Untel ou pour Untel. Et cette solidarité pourra également se manifester avec plus ou moins d'urgence selon la gravité ou l'urgence des besoins des autres.

La solidarité et même l'appartenance à un groupe peuvent être issues de besoins de sécurité. En effet, la

solidarité, c'est aussi « je t'aide aujourd'hui, tu m'aideras peut-être demain ». Cette pensée que l'on peut qualifier d'égocentrique ou d'intéressée n'est pas contraire à ce qui précède. En effet, un même besoin, rappelons-le, peut avoir de multiples origines, il peut constituer un nœud entre de multiples phylums issus d'autant de besoins-pères.

De plus, plusieurs attitudes peuvent être observées. Ces attitudes constituent des conformations des échelles de valeur.

L'individualisme consiste à privilégier à toute force les besoins individuels face aux besoins collectifs dans l'échelle de valeur des personnes concernées. On peut même aboutir au besoin de nier l'aspect groupal, une forme de l'instinct de mort appliqué à l'aspect groupal. A l'inverse, si les besoins strictement groupaux prédominent fortement sur les besoins individuels, on en arrive au totalitarisme.

Notons pour finir qu'un regroupement conceptuel (par exemple : les mammifères) n'est pas un groupe. En effet, nul ne s'investit dans un tel regroupement.

Phyloanalyse

Nous avons défini, au fil des pages, un schéma mental et quelques règles explicitant comment celui-ci peut évoluer. Nous avons également vu comment des besoins peuvent s'opposer ou comment ils peuvent être satisfaits ou insatisfaits, générant respectivement plaisir ou douleur.

Si on admet que le but de l'existence est le bonheur, donc la satisfaction de tous nos besoins fondamentaux, les insatisfactions doivent être résolues.

Dans beaucoup de cas, les problèmes se résolvent assez spontanément. Par exemple, si j'ai faim, je vais trouver à manger, je mange et le tour est joué. Si j'ai envie de spaghettis mais qu'il n'y a que des tagliatelles, je vais probablement m'en contenter, modifiant le besoin-fils « besoin de spaghettis » en « besoin de tagliatelle » sans toucher au « besoin-père manger ».

Malheureusement, l'enchaînement des besoins, la complexité des croisements des phylums, spécialement chez l'être humain, fait qu'il peut arriver des cas où des besoins sont durablement insatisfaits, notamment du fait d'oppositions dans les besoins, c'est à dire d'incohérences dans le schéma mental. De la même façon, certains phylums peuvent ne pas être optimums et, via des opinions erronées, aboutir à des besoins qui

nécessitent beaucoup d'énergie pour être satisfaits, mettant en péril la satisfaction d'autres besoins sans qu'il y ait à proprement parler opposition.

Bref, il faut dans ce cas modifier le schéma mental dans le cadre d'une démarche volontaire. Cette démarche est l'objet de ce que j'appelle phyloanalyse. Il s'agit d'analyser les phylums, de comprendre l'enchaînement des besoins et d'isoler les incohérences ou les autres problèmes pour les traiter.

Plusieurs obstacles majeurs se dressent sur le chemin de la phyloanalyse.

Tout d'abord, prendre conscience de son propre schéma mental suppose d'arriver à comprendre l'enchaînement de ses propres idées. Très rapidement, la démarche va se heurter à des difficultés pour recréer cet enchaînement.

De plus, une phyloanalyse ne peut jamais être intégrale. En effet, cela supposerait qu'un cerveau soit capable de contenir toute l'information sur sa propre structure. Or il possède déjà un contenu et l'information sur sa propre structure -en admettant qu'elle soit accessible- est au moins aussi volumineuse que sa totalité. Pour s'analyser en totalité, un cerveau devrait donc être plus gros que lui-même. On voit tout de suite que c'est logiquement impossible.

Enfin, une grosse part du schéma mental est génétique et/ou fondamentalement inconsciente.

Modifier cette partie du schéma mental semble bien impossible. De la même façon, modifier les besoins de l'aspect groupal, donc le schéma mental d'un groupe d'appartenance, peut ne pas s'avérer possible.

A quoi bon, dès lors, tenter d'analyser ce qui ne peut être compris ou modifié ? Tout d'abord, la partie superficielle du schéma mental est en principe assez simple à analyser. Ensuite, si notre espèce existe toujours, il est assez peu probable que des imperfections majeures subsistent dans la couche génétique du schéma mental.

L'intérêt de la phyloanalyse est de rationaliser et de résoudre les problèmes. Ainsi, si des oppositions de besoins existent, en prendre conscience permet de délibérément choisir de refouler, de sublimer ou de satisfaire symboliquement tel ou tel besoin. De ce fait, la douleur de l'insatisfaction disparaît.

En quelque sorte, la phyloanalyse permet de réaliser des choix conscients lorsque les mécanismes inconscients s'avèrent déficients. Elle peut aboutir à adopter des choix morbides. Par exemple, si l'appartenance à un groupe provoque des insatisfactions sur des besoins jugés finalement plus importants, quitter le groupe (perdre cet aspect groupal) peut être un choix.

Mais, surtout si le groupe est totalitaire, cette perte d'un membre peut être ressenti comme une douleur pour le groupe. Celui-ci peut alors tenter de

dissuader un adhérent de le quitter afin de préserver sa force voire son existence.

Toujours concernant les groupes, si un groupe auquel on appartient de gré ou de force provoque des insatisfactions, en prendre conscience peut aboutir à faire évoluer le schéma mental du groupe. Le cas échéant, chaque individu peut tenter d'analyser le schéma mental du groupe, y isoler les problèmes et tenter de modifier le schéma mental en conséquence. Cela peut passer, par exemple, par la tentative de convaincre les autres individus de l'utilité de modifier ce schéma mental groupal.

Surgit alors une difficulté pouvant aboutir à la création de problèmes au lieu de leur suppression. L'analyse réalisée peut être erronée, qu'il s'agisse du schéma mental individuel ou du schéma mental groupal. La modification que l'on tentera alors de faire pourra aboutir à générer de nouvelles incohérences au lieu d'en supprimer. La phyloanalyse doit donc être prudente.

Culturation, aculturation et rôle pernicieux des groupes auto-centrés

Vouloir appartenir à un groupe est une chose. Lui appartenir réellement en est une autre. Cela suppose que les autres membres reconnaissent le postulant comme étant l'un des leurs. Surtout, cela suppose que chacun partage une vision commune, le schéma mental du groupe.

Or un nouvel adhérent -surtout un adhérent objectif involontaire (comme un nouveau né membre d'une famille, d'une nation...)- ne peut pas imaginer seul ce schéma mental. Pour que le membre soit intégré au groupe ou que le groupe conserve ce membre, le groupe a donc le besoin de faire partager son schéma mental à l'individu concerné.

Il s'agit en fait du besoin de partager la culture du groupe. Ce besoin peut donc être nommé *besoin de culturation*. Dans le cas de l'enfant, il faut parler du *besoin d'éducation*.

L'*aculturation* (absence de prise en compte ou non-connaissance du schéma mental du groupe), à l'inverse, est un phénomène qui aboutit à de telles contradictions que le groupe et l'individu ne peuvent que souhaiter un divorce.

Plusieurs en un

La situation va devenir plus compliquée dès lors qu'un même individu va appartenir à plusieurs groupes. Les schémas mentaux de ces différents groupes peuvent être incompatibles. De ce fait, cet individu va subir des stress liés à des insatisfactions de besoins groupaux, soit sur ses besoins liés à l'un des groupes, soit liés à plusieurs voire tous. Dans ce cas, si l'individu ne peut pas rendre compatibles les différents schémas mentaux groupaux, il peut être amené à faire des choix : appartenir à tel groupe et quitter tel autre. Bien entendu, s'il décide de quitter un groupe qu'il n'est pas libre de quitter, cela peut générer d'autres insatisfactions.

La modification du schéma mental d'un vaste groupe peut être l'objet, la raison d'être, d'un sous-groupe. Par exemple, un parti politique vise normalement à modifier le gouvernement d'une nation. Mais un tel sous-groupe a évidemment ses propres besoins impliquant des besoins dédiés dans les schémas mentaux de ses membres.

La tentation de manipuler les membres pour renforcer leur adhésion est alors grande ! Il suffit pour cela de provoquer ces besoins, via une menace plus ou moins imaginaire par exemple. Dans ce cas, le sous-groupe peut devenir réellement « fou » dans le sens où il privilégiera ses besoins propres à ceux du groupe tout entier.

Phyloanalyse des entreprises et management global

Le *management* est la gestion d'une entreprise à des fins économiques. Cette gestion, nous le savons tous, est à la fois comptable, financière, sociologique (au travers de la Gestion des Ressources Humaines), technique (au travers du Management de la Production), etc... On pourrait déjà, sans doute, parler de gestion globale, de management global, lorsque tous ces aspects de la gestion sont coordonnées grâce à une stratégie unique et cohérente.

Utilisons ici ce mot pour désigner une méthode plus globale encore en gérant non pas seulement l'entreprise elle-même mais l'entreprise en tant que groupe d'individus et en tant que membre de groupes plus vastes.

Cette approche globale de la gestion peut paraître n'être qu'une évidence : tous les cadres dirigeants savent bien que la stratégie d'entreprise doit comporter tous les aspects que j'ai déjà nommés, faute de quoi elle ne peut fonctionner correctement de façon durable.

Mais, en fait, l'originalité de ce qui est présenté ici est d'être une méthode pour coordonner tous ces aspects de la stratégie d'entreprise. Car si l'on sait qu'il

faut coordonner tous ceux-ci, nul ne savait bien comment procéder.

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, un individu ne peut adhérer à un groupe (intégrer dans son idée du moi l'aspect groupal considéré) que dans deux cas : opinion d'appartenance objective ou adhésion par intérêt non-groupal.

Dans les deux cas, il ne peut demeurer au sein du groupe que si cela ne provoque pas d'opposition avec son schéma mental individuel, soit parce qu'il aura sublimé les parties de son schéma mental individuel qui posaient problème, soit parce qu'il aura fait évoluer le groupe afin que les oppositions disparaissent. Dans le cas contraire, il cherchera à se retirer du groupe.

Les règles inhérentes à tout groupe sont donc valables pour les entreprises.

Une des spécificités de l'entreprise est d'avoir une part formelle très importante au sein de son schéma mental : l'objet de l'entreprise est clairement défini, ses règles hiérarchiques aussi. Cela n'exclut bien entendu pas l'existence d'une part informelle.

Le management global est, rappelons-le, la gestion du schéma mental de l'entreprise dans l'objectif du bonheur social de ce groupe. Il implique donc la prise en considération de tous ses besoins.

Où est l'intérêt de ce management global pour chacun des membres de l'entreprise ? N'est-il pas a-priori plus simple de laisser mourir une entreprise si celle-ci ne satisfait pas les besoins de ses fondateurs, quitte à en recréer une autre à côté ?

Les travailleurs de l'entreprise y ont bien sûr un intérêt essentiel : celui de voir l'entreprise se préoccuper d'eux. Dès lors, ils peuvent se considérer comme ses membres et cesser de considérer leur travail comme une corvée, une contrainte, pour que celui-ci devienne au contraire une source de satisfactions de plus en plus importantes et variées.

Cette implication, cette intégration des travailleurs, est bien sûr aussi l'intérêt des actionnaires qui voient ainsi croître la productivité et donc la marge bénéficiaire de leur entreprise et, partant, la croissance de leurs dividendes, le besoin de dividendes étant le besoin-père du besoin d'être actionnaire.

Si chacun se trouve impliqué, chacun cherchera à provoquer une amélioration, à satisfaire le besoin de progrès, de l'entreprise. Chacun cherchera aussi à éviter sa mort, le cas échéant par quelques sacrifices personnels.

L'entreprise a également des aspects groupaux, c'est évident. Le management global implique que l'on s'en préoccupe.

Plusieurs en un

Le premier aspect groupal est celui des individus procédant à des échanges économiques. Nous le nommerons l'aspect des marchés (Marché des Biens et Services, Marché du Travail, Marché des Moyens de Financement, etc...). La prise en considération de cet aspect est due aux besoins économiques de l'entreprise (Besoin de Financement issu du Besoin de Croissance du Patrimoine ou du Besoin de Conservation de la Structure; Besoin de Travailleurs issu du besoin de conservation et du besoin de progression de l'aspect membral des travailleurs; etc...).

Cela implique, bien entendu, la nécessité pour l'entreprise de répondre aux besoins de ses marchés afin d'assurer sa propre survie. Le marketing fait donc évidemment partie du management global. L'approche phyloanalytique facilite même le marketing puisqu'il peut raccrocher le besoin de tel produit à un besoin des clients par une analyse correcte du schéma mental de ceux-ci.

Mais un autre aspect objectif de l'entreprise est, lui, souvent oublié : l'entreprise appartient, en tant que groupe humain, à un groupe national, à l'humanité toute entière et également au Tout. L'intérêt du management global réside donc aussi dans la prise en considération de ces aspects et des contraintes qui en sont issues, ce qui évite, par exemple, d'attendre un boycott écologiste pour prendre en compte l'écologie. La prise en

considération de cet aspect, c'est la prise en considération des fameuses externalités, ces phénomènes non-économiques qui échappent aux libéraux bornés. Elle permet aussi d'éviter des contradictions entre les besoins de l'entreprise déjà acceptés et les besoins tant de ses clients que de ses travailleurs, tout à la fois humains, citoyens et membres du Tout.

Cette prise en considération évite des contradictions entre les schémas mentaux en gérant les éventuelles oppositions entre les différents aspects groupaux des membres : un travailleur qui sait que son entreprise pollue et que cela nuit à la santé de son enfant peut-il, en effet, s'intégrer à l'entreprise ?

De la vie éternelle

Si on excepte les récits mythologiques, aucun être humain n'est réellement revenu d'au-delà de la mort. Aucune preuve n'a jamais été apportée d'une quelconque forme de survie après la mort du corps. Le spiritisme sous toutes ses formes est largement décrié et peu crédible.

Malgré tout, la mort fait peur. Et il est agréable de penser que, une fois notre corps mort, nous pouvons survivre d'une manière ou d'une autre. De même que le fait d'avoir faim n'indique pas que le pain que nous désirons n'existe que dans notre imagination (il peut être réel et pouvoir effectivement répondre à notre besoin de nourriture), le fait que ce désir de vie après la mort soit clair, que les raisons psychologiques de ce désir soit elles aussi parfaitement identifiées, n'implique pas que la vie après la mort n'existe pas. Mais rien n'indique non plus qu'elle existe.

Même si j'ai tenté de rester le plus rationnel possible au fil de ces pages, j'ai tout de même indiqué comme hypothèse l'existence d'un « aspect spirituel » ou d'une « âme » dans la définition des aspects de l'être humain. Je rappelle au passage que c'est bien l'idée de soi qui va permettre la construction du schéma mental. Si l'individu considère qu'il a un aspect spirituel, son

schéma mental comprendra des besoins qui lui sont rattachés.

Imaginons donc ou, si vous préférez, prenons comme hypothèse que cet aspect spirituel existe. Plus encore : cet aspect spirituel peut survivre au corps. La question qui en résulterait serait : que devient l'individu résiduel dont le corps et l'intellect sont morts ?

Le fait qu'il n'y ait aucune preuve de retour dans le monde des vivants tend à montrer que si cette âme reste isolée, elle bascule dans une autre dimension, un monde inaccessible aux vivants.

Une autre hypothèse est la réincarnation. Celle-ci pourrait se justifier par la nécessité de « recharger » l'âme qui n'a pas la possibilité de se nourrir alors qu'elle consomme nécessairement une forme ou une autre d'énergie. Or l'existence de souvenirs prénataux, d'une incarnation précédente, n'a jamais été réellement démontrée même si certains cas relevant de légendes urbaines peuvent être troublants.

Un problème doit cependant être soulevé.

Expérimentalement, notamment en cas de blessure à la tête, on sait que l'esprit humain dépend de la substance du cerveau. En détruisant telle ou telle partie de cet organe, il y a des conséquences sur l'esprit. Si l'âme existe, cela pose un sérieux problème pour sa composition et son rôle.

Les personnes ayant vécu des expériences de mort imminente (« near death experience » ou NDE en

Anglais), c'est à dire déclarées mortes avant de revenir à la vie et à la conscience, ont des souvenirs assez constants. Des explications physiologiques sont parfois avancées mais il est difficile de tout expliquer. De même, considérer que quelqu'un est mort suite à des constats consensuels médicaux n'implique pas que le cerveau est irrémédiablement détruit à cet instant précis. On peut donc penser que l'individu n'était, en fait, pas mort, que sa déclaration de décès était prématurée.

Admettons tout.

Il est assez universel que les individus en expérience de mort imminente revoient défiler leur vie. Leurs souvenirs les plus marquants défilent dans leur esprit. On pourrait imaginer, de ce fait, qu'il y a une sorte de recopie de l'esprit dans l'âme. Cette recopie pourrait être imparfaite et incomplète, surtout si la mort est brutale et détruit rapidement le cerveau.

Mais, dans ce cas, s'il y a réincarnation, pourquoi perdrait-on des souvenirs ? Peut-être que la raison en est que la recopie ne fonctionne que dans un seul sens.

Et si la recopie est imparfaite, peut-être certaines âmes reconstruisent leur passé par leur imagination. De ce fait, certains médiums pourraient être en relation avec des âmes qui mentent et pas nécessairement volontairement. Mort, j'ai des souvenirs imparfaits et je m'imagine avoir été Napoléon, Jeanne d'Arc ou n'importe qui. Bien sûr, il est aussi possible que trompet

le médium soit parfaitement volontaire pour atteindre des objectifs variés.

La vie éternelle reste une hypothèse qu'il est compliqué de balayer d'un revers de main. La plupart des objections peuvent être contestées. Mais aucune preuve ne semble pouvoir être avancée.

Ce qui est finalement le plus frustrant est que, pour savoir si la mort est une fin, il faut d'abord mourir. Et, si la mort est effectivement une fin, on n'en saura donc jamais rien.

En guise de conclusion

Comment conclure lorsque l'on proclame l'existence d'un besoin de progresser ? Comment conclure lorsque l'on proclame que le bon disciple doit dépasser son maître ? Comment conclure après un texte si bref qui embrasse tant de sujets ? La première conclusion à dresser est, bien évidemment, que tout cela n'est qu'un commencement, même si, pour moi, c'est une manière d'achever formellement un travail de réflexion personnelle restée dans les tiroirs de nombreuses années. Il convient maintenant que vous vous appropriez ce que vous venez de lire et que, à votre tour, vous apportiez votre pierre à l'édifice autant pour satisfaire vos propres besoins que ceux de vos amis ou de vos *prochains*.

Mais je voudrais surtout conclure sur une clé essentielle au bonheur.

Si, comme moi, vous croyez en l'existence de ce fameux Grand Tout consubstantiel, alors vous ne pouvez qu'intégrer un aspect groupal universel. Vous êtes une partie de l'univers, vous devez vous identifier à cet univers. Bref, vous devez *aimer* cet univers.

Cet univers ne peut, en retour, que contenir toutes les individualités. De ce fait, en aimant le Tout, vous ne pouvez que vouloir aimer toutes les entités de ce Tout.

Ainsi, vous pouvez prendre en compte (ou du moins tenter de le faire !) l'ensemble des schémas mentaux de toutes les individualités. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut plus bouger de peur d'écraser une mouche. Il faut être conscient de la nécessité pour l'univers de se renouveler, de voir naître et mourir des entités, que ce mouvement est sa nature même. Mais les besoins devront être rendus au maximum compatibles pour limiter les douleurs.

Bref, la clé du bonheur est l'amour universel.

Note de l'auteur

L'essentiel de cet ouvrage a d'abord été publié sous le titre « Cum - Nous ne sommes qu'avec les autres ».

La raison en était que j'avais adopté un nom en rapport avec du latin :

Cum : conjonction latine de coordination pouvant être traduite en Français par « avec ». Elle est la base de plusieurs préfixes : « con », « com », « co », etc. Elle signifie alors l'idée d'association d'individualités, tant humaines (communauté, concubinage, compagnonnage...), organisationnelles (coentreprise, conurbation, condominium...) ou autres.

D'où :

Cumisme : idéologie selon laquelle les individualités ne peuvent exister qu'au sein d'un Tout plus vaste mais sans pour autant perdre leurs caractères propres.

Mais je n'avais pas pris garde, à l'époque, à un problème lié à la signification de cette conjonction dans l'argot moderne de la langue de Shakespeare. J'avais choisi ce nom et sa justification au tout début de mes travaux, alors que j'étais encore adolescent et à une époque où l'argot anglo-américain ne m'était guère connu.

Plusieurs en un

C'était très gênant…

Du coup, pendant des années, j'ai tenté de trouver un autre nom, ce que, vous avez pu le voir, j'ai fini par réussir.

Pour cela, je me suis inspiré de plusieurs sources.

La première est la devise théologique de l'unité, « De plusieurs, un seul », attribuée à Saint Augustin mais celui-ci a plutôt dit « In Illo Uno Unum » (ce que l'on traduit par « En Celui qui est l'Unique, nous sommes un » ou « En celui qui est un, soyons un »).

Une deuxième est une devise que l'on retrouve notamment sur le grand sceau des Etats-Unis : « E pluribus unum ». On peut traduire celle-ci par « de plusieurs, un » ou « un à partir de plusieurs ».

Table des matières

Avertissement.....**7**
Une démarche ancienne.....**9**
Unité et individualité.....**11**
De la qualité en philosophie.....**17**
Les trois principes.....**21**
Premier principe : la consubstantialité.....21
Deuxième principe : changement et individualisation 23
Troisième principe : l'harmonie et l'interaction.....24
En résumé.....24
Idée de soi et conséquences.....**25**
L'information, le souvenir et le besoin.....**27**
L'enchaînement des besoins et le concept de schéma mental.....**29**
Les besoins fondamentaux.....**33**
La satisfaction, l'insatisfaction, le jeu et l'instinct de mort.....**35**
Traitement d'un besoin.....36
Notion de sécurité.....40
Le jeu et le rêve.....40
Instinct de mort.....42
Intérêt d'une philosophie sage.....43
Ebauche des besoins fondamentaux d'un humain.....**45**
Segmentation verticale du schéma mental, phylo-analyse.....**47**

Plusieurs en un

La sexualité corporelle et intellectuelle.....49
Sexualité intellectuelle.....54
Le complexe d'Œdipe.....55
Sexe et vie post-mortem.....56
Mouvements dans l'échelle de valeur : prédominance, sublimation, refoulement, provocation, subjugation.....57
L'aspect groupal : de la solidarité au totalitarisme 61
Phyloanalyse.....65
Culturation, aculturation et rôle pernicieux des groupes auto-centrés.....69
Phyloanalyse des entreprises et management global 71
De la vie éternelle.....77
En guise de conclusion.....81
Note de l'auteur.....83